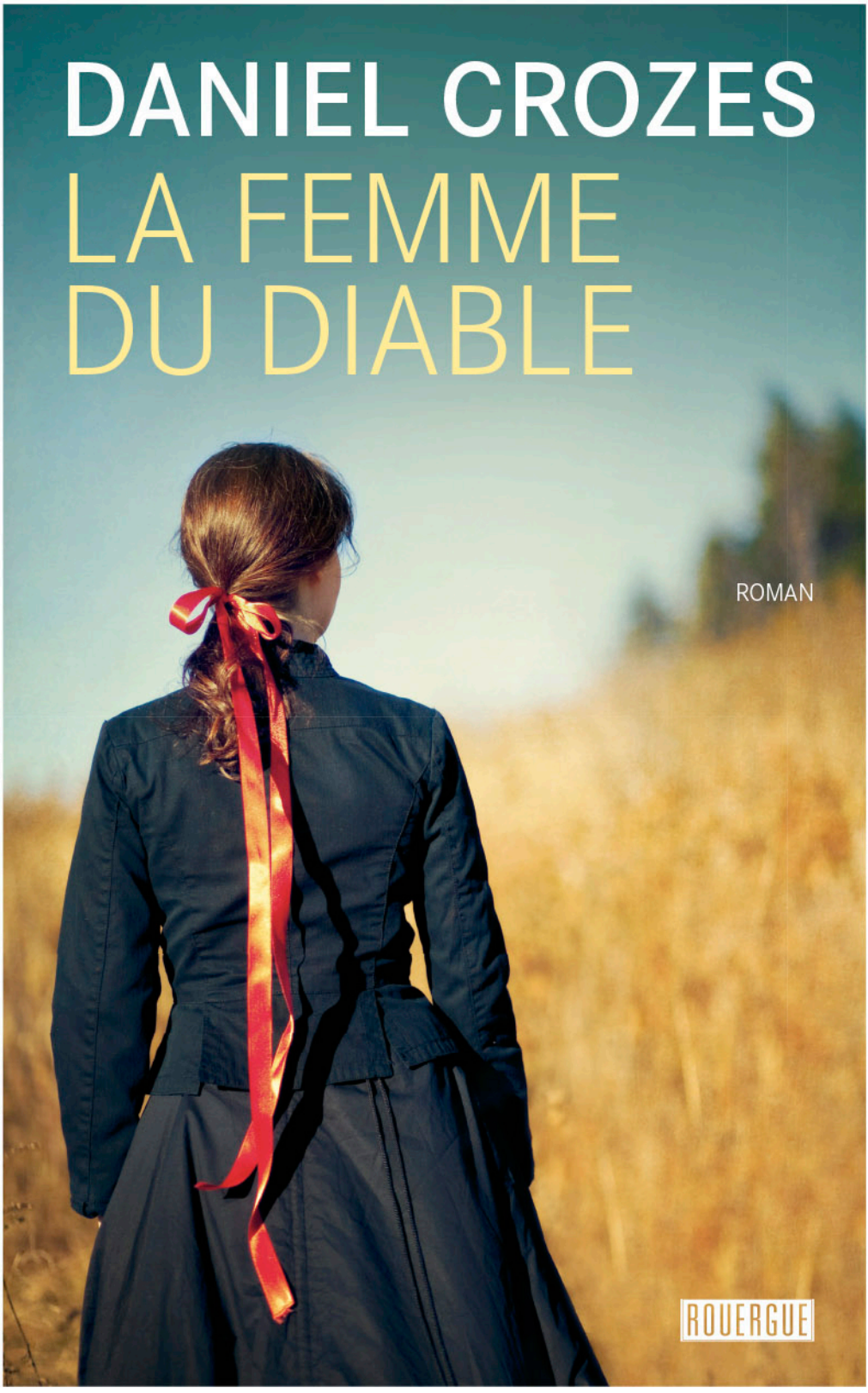
DANIEL CROZES
LA FEMME DU DIABLE
ROMAN
ROUERGUE

Présentation

Août 1914. Alors que l'armée allemande envahit la Belgique pour attaquer la France, Marianne Cancelier rallie Bruxelles afin de servir comme infirmière. Journaliste et féministe, militante révolutionnaire, meneuse de grèves en France et à travers l'Europe, elle combat depuis sa jeunesse les revers du capitalisme et l'injustice sociale. Et elle connaît bien la cité belge pour y avoir vécu lorsqu'elle écrivait pour *La Petite République*, le quotidien des socialistes. C'est dans cette ville où affluent les blessés qu'elle apprend le décès de Clément Broussoux, l'homme de sa vie. Revenue à Paris pour organiser les obsèques et disperser les affaires de Clément, Marianne doit rapidement prendre une décision à l'approche des Allemands. Elle décide de se replier en Aveyron, dans le domaine où son père et son grand-père, adeptes des idées de Charles Fourier, ont en leur temps rêvé de créer un phalanstère. C'est là qu'un journaliste, Vincent Chaumes, va l'interroger sur sa vie hors du commun et l'étonnante trajectoire de sa famille, de bourgeoise devenue révolutionnaire.
Dans ce passionnant roman inspiré de la vie d'Antoinette Durand de Gros, la Citoyenne Sorgue, qui fait revivre le tout début de la Grande Guerre, entre la détresse des familles et des blessés et les premiers actes des profiteurs de guerre, Daniel Crozes livre le portrait d'une femme hors du commun qui fut réputée « la plus dangereuse d'Europe ».

Historien et romancier, Daniel Crozes est l'auteur de près de soixante ouvrages publiés aux Éditions du Rouergue. Profondément attaché à son Aveyron natal, il s'en est fait le chroniqueur et le conteur. En 2023 a paru son dernier roman, *Les Maîtres sans dieu*.

Du même auteur au Rouergue

Romans

- *Les maîtres sans dieu*, 2023.
- *Un rêve d'enfance*, 2022.
- *Une promesse d'été*, 2021.
- *Le Rebouteux des montagnes*, 2020. Rouergue en poche, 2022.
- *L'homme qui chaussait du 62*, 2019.
- *Messagère de l'ombre*, 2018. Rouergue en poche, 2021.
- *Lendemains de Libération*, 2017. Rouergue en poche, 2020.
- *Un été d'herbes sèches*, 2015. Prix Arverne, 2016. Rouergue en poche, 2017.
- *Une mère à aimer*, 2013. Rouergue en poche, 2023.
- *L'Héritier*, 2010. Rouergue en poche, 2014.
- *Les Chapeaux d'Amélie*, 2007, Grand prix du roman de la ville de Pamiers, 2008. Rouergue en poche, 2013.
- *La Kermesse des célibataires*, 2006.
- *Mademoiselle Laguiole*, 2005. Rouergue en poche, 2013.
- *L'Alouette*, 2004.
- *Monsieur le Gouverneur*, 2003. Le Livre de Poche, 2005.
- *Ces gens du beau monde*, 2002. Le Livre de Poche, 2005.
- *Le Bal des gueules noires*, 2001. Prix du salon d'Hermillon, 2002. Rouergue en poche, 2014.
- *La Montagne sacrée*, 2000. Rouergue en poche, 2015.
- *Julie*, 1999. Rouergue en poche, 2014.
- *La Fille de La Ramière*, 1998. Le Livre de Poche, 2000.
- *La Gantière*, 1997. Prix Lucien-Gachon, 1998. Prix des Inter-CE (comités d'entreprises) des Pays de la Loire, 1998. Rouergue en poche, 2013.
- *Le Café de Camille* (avec Danielle Magne), 1995. Rouergue en poche, 2014.
- *Le Pain blanc*, 1994. Prix Mémoire d'Oc, 1994. Rouergue en poche, 2014.
- *Les Neiges rouges de l'an II*, 1991. Rouergue en poche, 2015.
- *La Cloche volée*, 1989. Rouergue en poche, 2015.
- *Les Feux de la Liberté*, 1988. Rouergue en poche, 2015.

(suite de la bibliographie en fin d'ouvrage)

Graphisme de couverture : Cédric Cailhol
Photographie de couverture : © Susan Fox/Trevillion Images
© Éditions du Rouergue, 2024
www.lerouergue.com

DANIEL CROZES

LA FEMME DU DIABLE

ROMAN

L'estive au
ROUERGUE

Avertissement

Ce roman est « librement » inspiré de la vie d'Antoinette Durand de Gros (1864-1924), dite la citoyenne Sorgue, féministe, journaliste et militante révolutionnaire. Son grand-père Joseph-Antoine, agronome et saint-simonien, avait été déporté en Algérie en 1852 pour ses convictions politiques. Son père Joseph-Pierre, républicain, philosophe, spécialiste de l'hypnotisme, passionné par le spiritisme, avait vécu en Angleterre et aux États-Unis ; il avait épousé l'héritière d'une grande famille russe. Antoinette a marqué par ses multiples combats l'histoire politique et sociale en France et à travers l'Europe. Elle est associée à la grève des cabanières de Roquefort en 1907, à la grève du parmesan en Italie en 1908, à la grève des transports en Grande-Bretagne en 1911. Elle a joué un rôle dans l'entrée en guerre de l'Italie en 1915. Généreuse envers les familles de grévistes mais aussi les pauvres pendant la Grande Guerre dans l'Aveyron où elle avait ses attaches familiales, elle est décédée à Londres dans le dénuement et la solitude.

1

Dans la salle à manger d'une pension de famille de Bruxelles, le déjeuner se terminait en ce mercredi 19 août 1914. Une dizaine de convives s'étaient installés autour d'une longue table d'hôtes. Trois femmes s'étaient regroupées en bout de table comme à l'habitude. La patronne les appelait les « blouses blanches ». Elles travaillaient dans un hôpital du quartier, proche de la place Royale et aménagé dans un établissement scolaire après l'invasion du royaume par les Allemands, qui accueillait des soldats blessés ne cessant d'affluer. La première, au regard profond et aux yeux très bleus, tressait ses blonds cheveux. La deuxième avait les joues constellées de taches de son et des fossettes rieuses, d'épais cheveux aux reflets cuivrés qu'elle coiffait bien sagement en chignon. Ces élèves-infirmières, si réfléchies, au visage grave, n'avaient peut-être pas plus de dix-huit ans. Quant à la troisième femme, elle approchait la cinquantaine et se distinguait par sa chevelure

châtain clair, bouclée et rebelle, qui recouvrait à peine la nuque – ce qui tranchait avec les coiffures de l'époque –, des joues roses comme des pétales d'églantine et bien rondes, des prunelles pétillantes mais si changeantes qui passaient subitement du bleu au gris puis du gris au vert, des mains blanches et soignées aux longs doigts fuselés. Les deux premières, Blandine et Hortense, étaient bruxelloises. La troisième, Marianne Cancelier, était française. Elle séjournait en Écosse au moment où l'empereur Guillaume s'était affranchi de la neutralité du royaume de Belgique, pourtant reconnue par toutes les puissances européennes depuis le XIXe siècle, en décidant de traverser le territoire pour attaquer la France. En apprenant la nouvelle, Marianne avait embarqué sur le premier bateau à destination d'Ostende pour rejoindre Bruxelles le 9 août et proposer aussitôt ses services dans un hôpital. Elle avait découvert la capitale de la Belgique en 1891 lorsque la direction du *Journal des Débats*, quotidien d'informations politiques et littéraires qui constituait une référence en France et à Paris, l'y avait nommée correspondante. En 1893, elle avait travaillé ensuite pour *La Petite République*, quotidien socialiste dont Millerand assumait alors la direction politique. Fournissant à la demande des chroniques sur le syndicalisme, la politique et les affaires judiciaires, puisqu'elle avait été la première femme acceptée parmi la presse pour des sessions d'assises, elle avait séjourné à Bruxelles pendant quatre années et apprécié la richesse de son patrimoine, son art de vivre et l'accueil de ses habitants.

Elle avait rencontré des artistes, des intellectuels, des parlementaires, des responsables syndicaux, des enseignants, des femmes militantes, des ouvriers ; elle y avait noué des relations amicales. C'était la raison pour laquelle elle avait accouru après la violation de la neutralité du royaume. Dès sa descente de l'express qui l'avait amenée d'Ostende, elle s'était précipitée dans le quartier de la place Royale qu'elle avait habité autrefois. Elle avait demandé aux passants si un hôpital y avait été ouvert. Deux jeunes femmes l'avaient renseignée. C'était Blandine et Hortense qui s'apprêtaient à prendre leur service de l'après-midi. Elles l'avaient présentée à la surveillante-chef qui l'avait acceptée, après un bref entretien, parmi les bénévoles secondant le personnel auprès des blessés. Ignorant que Marianne Cancelier connaissait bien ce quartier, elles l'avaient encouragée à descendre dans la pension où elles résidaient ; elles pourraient s'y retrouver le soir même si elle le désirait. Comme elle voyageait beaucoup, Marianne avait ses habitudes dans des hôtels proposant des locations de meublés à la semaine ou au mois. Mais elle n'avait pas dédaigné leur proposition ; elle s'était installée dans cette pension de famille dont elle connaissait la réputation. Les trois femmes avaient fraternisé, partageant leurs repas à la table d'hôtes et leurs moments de liberté.

Le déjeuner de ce 19 août s'achevait donc. La patronne apporta une cafetière contenant un mélange de chicorée et de café que les premiers rationnements imposaient désormais. La cafetière circula. Les

tasses se remplirent. On entendit le bruit des cuillères remuant cette « boisson de guerre », comme l'appelaient les convives qui se contentaient de la déguster sans sucre depuis que les rayonnages d'une majorité d'épiceries avaient été dévalisés par des ménagères obsédées par la pénurie. À l'arrivée de la patronne, les discussions ne s'étaient pas interrompues ; elles se poursuivaient avec gravité. Elles étaient concentrées sur l'invasion prussienne, la résistance de l'armée royale qui combattait avec vaillance les féroces casques à pointe, l'héroïsme des Liégeois et de leurs défenseurs qui n'avaient capitulé qu'après un siège de onze jours. Des familles de blessés rapportaient, dans les couloirs de leur hôpital, les exactions et les horreurs dont elles avaient été les témoins : des maisons et des récoltes incendiées, des villages détruits, des habitants rançonnés, des exécutions sommaires. Partout, sur le passage des Prussiens, ce n'était que désolation, souffrance, barbarie. Marianne s'en inquiétait. Elle avait déjà prévenu la surveillante-chef. Si les Allemands qui progressaient en direction de Bruxelles et de Namur s'emparaient de la capitale, elle repartirait en France. Attachée à son indépendance, à sa liberté de parole et d'action, elle n'entendait nullement cohabiter avec eux. La perspective de l'occupation de Bruxelles, qui paraissait inéluctable, c'était sûrement une question de deux ou trois jours avant que les régiments défilent sur la place Royale, ne réjouissait pas davantage Blandine et Hortense. Ni les autres pensionnaires. Encore moins la patronne. Cependant, tous avaient bien conscience

qu'ils devraient se soumettre. Pendant des semaines ? Peut-être. Ou davantage… Certes la Belgique comptait sur les soldats français et anglais pour repousser les Allemands et chacun espérait, à la lumière de ce que les journaux parisiens affirmaient, que la guerre serait courte. Mais qui pouvait prédire d'une manière précise ce qui se passerait ?

Préoccupée, Marianne reposait sa tasse sur la nappe à carreaux lorsqu'un homme pénétra en trombe à la réception au point que les vitrages de la porte en vibrèrent. Il expliqua à la patronne qu'il avait un télégramme provenant de France pour mademoiselle Cancelier. La patronne l'introduisit dans la salle à manger. L'homme enleva alors sa casquette galonnée et demanda à Marianne une signature dans son registre en échange du « bleu ». Les conversations cessèrent. Tous les regards convergèrent sur l'infirmière parisienne comme la surnommaient des pensionnaires. Intriguée, Marianne conserva le télégramme entre ses mains et attendit quelques secondes avant d'en prendre connaissance. Elle n'avait communiqué son adresse à Bruxelles qu'à deux personnes : son petit-cousin Maxime Cancelier et Clément Broussoux. Le premier habitait à Rodez dans l'Aveyron, où la famille de Marianne s'enracinait depuis plusieurs générations. Fille unique, c'était le seul parent qu'elle fréquentait depuis le décès de son père, survenu en 1900. Ce n'était pas seulement un cousin mais un confident et un homme de bons conseils quoiqu'elle ne les appliquât pas toujours, son gestionnaire de biens. Quant

à Clément Broussoux, syndicaliste, c'était bien plus qu'un camarade dont elle partageait la justesse des combats. C'était peut-être le seul homme qui comptait dans son existence où il n'y avait pas de place pour un époux et des enfants ni pour une existence rangée de femme au foyer. Sa vie ? C'était l'action. Et seulement l'action ! Journaliste et féministe, militante révolutionnaire, meneuse de grèves en France et à travers l'Europe, elle combattait depuis bientôt vingt-cinq ans les revers du capitalisme et l'injustice sociale. Toutefois, à la surveillante-chef de l'hôpital, à Blandine et à Hortense, à la patronne de la pension, elle s'était contentée d'indiquer qu'elle était conférencière et journaliste indépendante. À preuve : depuis son arrivée à Bruxelles, elle avait transmis à la rédaction en chef de *L'Humanité* deux chroniques sur la Belgique en guerre et le quotidien de ses habitants, notamment à Bruxelles. Le journal socialiste étant toujours distribué en Belgique, quoique avec du retard, des pensionnaires les avaient remarquées et même appréciées.

Un télégramme ? Marianne supposa que Clément l'informait de son arrivée prochaine. Dès qu'il pressentait un danger auprès d'elle, il accourait – s'il le pouvait – comme s'il éprouvait la nécessité de la protéger. N'était-il pas son aîné de sept ans ? observait-il. Elle s'en amusait parfois, ne le rabrouait jamais tellement elle était heureuse de le retrouver. Marianne le connaissait depuis plus d'une vingtaine d'années. Ils s'étaient rencontrés à l'occasion d'une enquête qu'elle avait consacrée en 1894 aux ouvrières de l'aiguille à

Paris, dans *La Petite République*. Elle souhaitait dénoncer les conditions de travail et de vie de ces femmes exploitées par leurs patronnes. Il cherchait à constituer un syndicat pour les défendre, essayant de rassembler dans la même organisation les repriseuses, brodeuses, corsetières, plumassières, giletières et fabricantes de casquettes qui n'avaient pas forcément les mêmes intérêts et ne percevaient pas les mêmes salaires. Cette initiative méritoire n'avait pas manqué de séduire la journaliste qui avait démontré sa pertinence. Elle avait interviewé le bouillant syndicaliste avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il l'avait introduite auprès d'une poignée d'ouvrières qui avaient accepté de s'exprimer en dehors des ateliers. Son enquête bouclée, tous deux avaient continué à se retrouver régulièrement dans des estaminets de Montmartre pour débattre avec flamme des divisions socialistes, du syndicalisme et de l'anarchisme, des ouvriers et du capitalisme, des femmes au travail, de leurs droits peu souvent respectés et de leurs revendications. Ils étaient devenus amants puis leurs existences vagabondes les avaient quelque peu éloignés, avant de les rapprocher à nouveau d'une manière fortuite devant l'entrée d'un puits de mine ou d'un haut-fourneau dès qu'une grève y éclatait. Certes Marianne n'approuvait pas toutes ses positions politiques mais elle appréciait Clément qu'elle considérait comme son compagnon, quoiqu'elle ne partageât pas son quotidien. N'étaient-ils pas des êtres libres et ne prônait-elle pas la liberté sexuelle de la femme ? Pourtant, elle était toujours mariée. À l'âge de 20 ans,

contre l'opinion de ses parents, elle avait épousé Étienne Vasseur dont elle avait croisé le chemin sur la Côte d'Azur. Ce journaliste satirique l'avait entraînée avec un peintre anarchiste en Argentine pour y fonder une colonie. L'échec avait été cuisant ! Dès son retour en France, après deux années de mariage, elle s'était empressée de reprendre son indépendance. Le ménage s'était alors séparé mais il n'avait pas demandé le divorce. Aujourd'hui, elle n'avait plus de relations avec son époux et ignorait ce qu'il était devenu.

Clément… Son sourire charmeur, la douceur de ses paroles qui contrastait avec sa farouche volonté de se battre jusqu'au bout, ses prunelles scintillantes de passion, sa moustache frisottante qu'elle caressait de la joue et sa carrure rassurante de sportif… Marianne était impatiente de l'étreindre à nouveau et de l'embrasser au point que son visage s'illumina. Blandine et Hortense l'arrachèrent à ses réflexions, s'étonnant qu'elle ne prenne pas connaissance du bleu. Elle le décacheta et, dans l'instant, se décomposa en découvrant le message. « Clément décédé. Attendons que tu reviennes pour les obsèques. Antoine. » Antoine était l'un des camarades de Clément. Inséparables compagnons de combat depuis leur jeunesse, même s'ils s'opposaient parfois sur les méthodes à mettre en œuvre pour permettre l'aboutissement d'une revendication, ils se considéraient comme deux frères. Clément décédé ? Marianne était abasourdie. Fermant les yeux, elle frissonna malgré la température de la salle à manger et ses

mains tremblèrent. Que s'était-il passé ? Aurait-il été victime d'un accident ? Ou d'une maladie soudaine ? Leur dernière rencontre remontait au 1er mai dans l'Aveyron où elle avait participé au défilé des mineurs et des ouvriers dans les rues de Decazeville, au premier rang du cortège avec les bannières et les responsables syndicaux. Elle s'était ensuite adressée aux centaines de personnes présentes pour encourager les travailleurs à se syndiquer, comme leurs homologues britanniques qu'elle admirait, pour instruire sans concession le procès du militarisme en défendant la paix qui n'avait jamais été aussi fragile. Clément avait demandé à l'accompagner, il souhaitait connaître l'Aveyron où elle avait ses attaches familiales. Elle l'avait conduit à Conques et à Rodez puis dans sa propriété de Lagarde dont elle avait revendu le domaine à son petit-cousin pour ne garder que le château. Ils avaient marché sur les chemins des Palanges, cueilli des brins de muguet. Clément paraissait en pleine forme même s'il s'inquiétait, comme elle, des menaces de guerre. Il n'avait plus l'âge d'être mobilisé, puisqu'il avait cinquante-six ans, mais il se préoccupait des hommes qu'il apercevait travaillant dans les champs. Si la guerre éclatait, ils deviendraient les victimes des ambitions belliqueuses de Guillaume II. Marianne projetait alors de retourner en Grande-Bretagne, d'entreprendre des conférences sur le naturalisme de Zola et *Germinal* auprès des étudiants, mais elle envisageait de reprendre un bateau pour la France cet automne. Ils étaient convenus qu'ils se retrouveraient alors dans sa propriété de

Lagarde. L'automne était flamboyant dans les forêts des Palanges. À Pentecôte, Marianne s'était installée en Écosse, y avait rencontré comme à son habitude des mineurs, des marins, des ouvriers, des dockers, des étudiants. Puis elle avait commencé ses conférences à Glasgow. Avec Clément, elle avait échangé quelques lettres dont la dernière remontait à la dernière semaine de juillet.

La douleur, le chagrin s'abattirent sur ses épaules qui ployèrent. Clément était sûrement l'homme qu'elle avait le plus aimé et le plus apprécié. Elle ressentait déjà un vide au plus profond de son être, une immense solitude. À l'exception de son petit-cousin, elle n'avait maintenant plus personne à qui elle pourrait se raccrocher dans les moments difficiles. Alors que ces journées d'août étaient chaudes, elle avait l'étrange sensation de pénétrer soudain dans des steppes inhabitées, glacées, hostiles. Blandine et Hortense avaient compris qu'une mauvaise nouvelle l'avait frappée, à la manière d'un animal stoppé en pleine course par les plombs meurtriers des chasseurs, mais elles se demandaient comment la réconforter sans la braquer. Depuis que les Allemands avaient attaqué la Belgique et la France, les premiers « mortuaires » arrivaient dans les familles. La mitraille aurait-elle fauché un frère, un beau-frère, un cousin, un petit-cousin ou un neveu ? Ou même un confrère journaliste ? Elles l'ignoraient. Marianne était une femme secrète qui leur avait seulement précisé qu'elle n'avait pas d'enfant. Elles montrèrent tellement d'insistance dans leur regard qu'elle leur confessa,

presque du bout des lèvres : « C'est un camarade qui m'était très cher. » Refoulant ses larmes, rassemblant son courage, elle s'appliqua à conserver de la dignité et du sang-froid. Quelle déflagration ! Elle n'imaginait jamais qu'il la quitterait d'une manière aussi brutale.

Se ressaisissant, elle se précipita à la réception pour rédiger un message qu'elle demanda à Blandine et à Hortense de remettre à la surveillante-chef de l'hôpital. Elle voulait regagner Paris dans les plus brefs délais pour les obsèques de Clément ; elle ne reviendrait pas à Bruxelles que les soldats allemands occuperaient bientôt. Blandine et Hortense l'embrassèrent avec émotion, tellement elles s'étaient attachées à Marianne, puis retournèrent à l'hôpital. Après leur départ, elle remonta dans sa chambre et s'effondra en larmes sur son lit. Remontèrent alors de sa mémoire des brassées de souvenirs : sa première rencontre avec Clément, leurs escapades en amoureux à travers les quartiers de la capitale, leurs discussions interminables dans des arrière-salles enfumées où se réunissaient syndicalistes et anarchistes, les meetings auxquels elle avait participé dans le bassin de Lens après la tragédie survenue à Courrières en 1906 alors qu'il essayait d'instaurer la grève générale pour obtenir la journée de huit heures. Les minutes s'écoulèrent qui ressemblaient à des heures tellement elle était abattue et anéantie par sa disparition soudaine. Puis, séchant ses larmes, elle exhuma d'un paquet de papiers personnels, dont elle ne se séparait jamais, une photographie d'août 1907. Elle les représentait à Amsterdam à l'occasion du congrès

international anarchiste où la direction de *La Guerre sociale*, le quotidien des insurrectionnels de Gustave Hervé, l'avait dépêchée pour interviewer des personnalités emblématiques du mouvement que Clément souhaitait connaître, montrant comme toujours une vivacité et une curiosité d'esprit que la journaliste avait remarquées dès leurs premières conversations. De leur promenade dans le quartier populaire de Jordaan, elle se souvenait comme si c'était la semaine passée. S'échappant d'une salle enfumée où les discussions houleuses s'éternisaient depuis des heures, cherchant la fraîcheur en cette fin d'après-midi, ils s'étaient aventurés dans le labyrinthe des ruelles pour découvrir de minuscules boutiques, des ateliers d'artisans, des maisons étroites, des courettes fleuries. Sur les berges du canal Gracht où s'étaient installées les *haringkar,* les « charrettes à harengs », ils avaient dévoré du hareng mariné avec des oignons. Un photographe leur avait demandé de poser avec la poissonnière. Ils riaient aux éclats, les doigts dégoulinant d'huile, le chapeau de guingois et presque débraillés – le corsage bien ouvert pour Marianne, la chemise amplement déboutonnée pour Clément. Derrière sa lourde charrette, les mains plantées sur ses hanches, la marchande les regardait avec gourmandise tellement ils semblaient heureux.

Marianne s'attarda un moment sur ce portrait, l'un des rares qui les représentaient, puis entreprit la relecture des derniers courriers de Clément. Il était impatient de la retrouver, à l'automne, en Aveyron. « Tu n'imagines pas combien ces quelques journées passées

dans ta propriété, ce printemps, m'ont dépaysé puis enchanté ! écrivait-il. C'est sauvage et si romantique ! Lorsqu'on a grandi avec le populo parisien, dans un trois-pièces où on s'entassait à neuf, lorsqu'on a pataugé dans la boue noire de l'entrée des puits de mine et vécu comme un bohème, on a l'impression de pénétrer dans un univers de roman en franchissant la porte de ton château ! À notre arrivée, comme tout me paraissait loin : les menaces de guerre, les défilés de la fête du travail, ton meeting devant les ouvriers et les mineurs, les revendications syndicales, les grèves, la misère… Pendant ces quelques journées dans ta propriété, j'ai eu le sentiment que j'étais protégé des fureurs du monde. Quelle chance ! Quel bonheur ! Je souhaiterais retrouver cette sensation à l'occasion de mon prochain passage à Lagarde mais je redoute que la guerre, si proche, nous enlève ce plaisir. Parce qu'il y a eu aussi le plaisir d'être avec toi et seulement avec toi. Personne ne t'a accaparée pour t'interroger sur la mobilisation des prolétaires en France et en Allemagne contre la guerre, tes opinions pacifistes qui rejoignent celles de Jaurès, ou la condition ouvrière. Nous étions seuls ! Enfin ! En dehors du monde, en dehors du temps… Je connaissais la femme rebelle, idéaliste et généreuse, la militante passionnée et même acharnée, la meneuse de grèves, l'avocate des femmes. J'ai découvert une femme encore différente, plus détendue et assagie, proche de la nature, si douce et tendre dans ce havre de paix. Et je ne t'en aimerai que plus… » C'était touchant ! Clément n'avait jamais été expansif

en matière de sentiments, manifestant une discrétion et une certaine distance qui pouvaient parfois la laisser interrogative. Ce courrier était le seul où il se dévoilait.

L'horloge du corridor la ramena, soudain, à la réalité. Il était déjà cinq heures de l'après-midi. Elle se rafraîchit et se recoiffa, emporta son chapeau et disparut en direction de la station de chemin de fer du Midi où arrivaient et repartaient les express pour Paris. Priorité était accordée aux convois militaires ; la guerre avait bouleversé la circulation à l'intérieur de la Belgique et entre les deux pays. Quand un guichetier l'informa qu'il n'y avait pas d'express pour Paris dans la soirée et qu'elle devrait patienter jusqu'au lendemain, Marianne ne manifesta aucune surprise ; elle le redoutait. Son billet acheté, elle envoya un « bleu » à Antoine pour le prévenir de l'heure de son arrivée à Paris, avant de prendre l'édition de l'après-midi du *Soir* à un kiosque de la place Royale puis de regagner sa pension où elle rassembla ses affaires. En préparant ses bagages, elle songea aux obsèques de Clément qu'elle se chargerait d'organiser en rentrant. Ses camarades comptaient sûrement sur elle. Parmi eux, personne n'ignorait qu'ils étaient amants depuis des années, qu'il avait rompu toute relation avec sa famille, que le combat syndical était sa seule raison de vivre. Où l'enterrer ? Dans son propre caveau ! Marianne était devenue récemment propriétaire d'une concession perpétuelle au cimetière de Montmartre ; elle y avait déjà construit un tombeau où elle souhaitait être inhumée plutôt que dans la tombe familiale où reposaient

ses grands-parents et ses parents. Dans l'Aveyron, beaucoup la détestaient aujourd'hui pour ses attaques de l'Église et du patronat, ses opinions politiques – elle était devenue, pour eux, une « rouge » – et ses initiatives dérangeantes. Nombre de familles ruthénoises qui la recevaient dans son adolescence et sa jeunesse, avec ses parents, l'avaient rejetée. Elles ne la saluaient plus depuis le décès de son père lorsqu'elles la croisaient dans les rues comme si elle était une pestiférée. Elle n'avait pas décidé par hasard d'être enterrée à Montmartre dont le cimetière renfermait, entre autres, la tombe de Charles Fourier. Son grand-père et son père avaient été ses fervents adeptes ; ils avaient même essayé de constituer, dans leur exploitation de Lagarde, un phalanstère, en s'attirant les inimitiés de quelques propriétaires de leur voisinage. Quant à Marianne, elle n'était pas insensible à ses théories mais les défendait avec moins de flamme que son grand-père. Elle avait donc construit un caveau au cimetière Montmartre, mais n'en avait informé que Maxime, son petit-cousin, et son notaire ruthénois. Au moment de s'acquitter des dernières dépenses auprès de l'entrepreneur, en 1913, elle n'avait pas imaginé une seconde que cette concession éviterait à Clément le « carré des pauvres » d'un cimetière de la capitale, réservé aux chemineaux, aux mendiants et aux indigents. Elle en était soulagée, même heureuse. Clément reposerait dans son quartier ; il n'y avait peut-être pas songé. Quand son heure viendrait, elle le rejoindrait.

2

Lorsqu'elle apparut sur les quais de la gare du Nord, à Paris, au milieu de dizaines de voyageurs, Antoine la reconnut aussitôt à son chapeau de paille jaune décoré d'une plume et à la ceinture qu'elle portait sur sa robe de coton rayé lilas et blanc. Il avait remarqué depuis des années qu'elle était inconditionnelle du rouge. Toujours élégante, y compris dans les meetings, elle arborait selon la saison des écharpes, robes, jupes, corsages, ceintures, gants et chapeaux rouges. N'avait-elle pas expliqué à Clément, à Antoine et à leurs camarades que le rouge était la couleur de la Révolution ? S'affranchissant des conventions, elle s'était abstenue d'acheter le moindre vêtement de deuil après le décès de son père, affirmant à qui souhaitait l'entendre que le deuil était dans son cœur. Marianne et Antoine s'étreignirent avec une grande émotion sans se soucier des passagers qui les bousculaient pour retrouver leurs proches et des commis de la compagnie qui circulaient

avec leurs charretons. Ils n'échangèrent que quelques paroles dans le vacarme entretenu par le ronronnement des locomotives, les coups de sifflet stridents, les appels répétés aux porte-voix. Antoine se contenta de préciser à Marianne que Clément était décédé d'un infarctus, survenu dans son sommeil d'après le médecin. Supposant qu'elle le presserait de questions, ce qui paraissait logique, il suggéra qu'ils poursuivent la conversation plus tranquillement à la brasserie Le Terminus avant qu'il l'accompagne à la morgue de l'hôpital Lariboisière où Clément avait été transporté, après son examen par le médecin du quartier. Ne possédant pas de pied-à-terre à Paris, Marianne avait l'habitude de descendre à l'hôtel de Sébastopol, boulevard de Strasbourg, qui proposait des locations de chambres meublées à la semaine et à la quinzaine. Elle demanda à un employé de la compagnie d'effectuer la livraison des bagages à cette adresse, s'acquitta du règlement et rejoignit Le Terminus en compagnie d'Antoine. Il était déjà quatorze heures. L'express avait eu deux heures de retard. Ils s'installèrent à une table, commandèrent une collation et une boisson fraîche. Le maître d'hôtel disparu, Marianne planta son menton dans le creux de ses mains, regarda fixement Antoine et multiplia les questions. Clément était-il souffrant ? Ou fatigué ? Ou respirait-il moins bien ? Non ! répondit Antoine. Que s'était-il passé ? Il raconta alors qu'ils s'étaient retrouvés le mardi 18 après-midi dans son deux-pièces de la rue Cauchois pour travailler à la rédaction des derniers textes de la prochaine édition de leur journal syndical.

Ils avaient partagé un casse-croûte chez une bougnate du quartier et s'étaient séparés à l'approche de minuit après être convenus de peaufiner leurs articles le lendemain à 9 heures pour les transmettre ensuite à l'imprimeur. Antoine s'était présenté à 9 heures et avait frappé. N'obtenant pas de réponse, il avait alors pénétré dans l'appartement dont Clément ne fermait jamais l'entrée à clef. Il l'avait découvert inanimé dans sa chambre, allongé tout habillé sur les draps et le couvre-lit qui était à moitié rabattu. Il avait aussitôt appelé un médecin. Une question le taraudait maintenant : où pouvait-on l'enterrer puisqu'il n'avait plus de relations avec sa famille et que tous ignoraient, par ailleurs, qui prévenir ? Qu'en pensait-elle ? Marianne esquissa un timide sourire puis l'informa de ses décisions. En apprenant qu'il reposerait dans le caveau qu'elle avait construit au cimetière Montmartre, Antoine éprouva du soulagement. Comme ses camarades, il avait tellement redouté qu'on le condamne à la fosse commune, comme un vagabond. Elle proposait qu'ils se réunissent le lendemain à 17 heures devant son tombeau pour l'inhumation si les employés des pompes funèbres et le corbillard de son quartier étaient disponibles à cette heure-là.

Antoine l'accompagna en premier dans les bâtiments imposants et lugubres de Lariboisière où un infirmier les conduisit à travers un dédale de couloirs jusqu'à la morgue. Une vingtaine de cadavres y étaient conservés en attendant que les familles et les croquemorts les emportent. Il y avait là des soldats qui n'avaient pas

survécu à leurs blessures, repérables à leur extrême jeunesse. Reposant sur une planche supportée par des tréteaux, Clément n'était plus qu'un numéro matricule. Quelle tristesse ! Et pas d'intimité possible ! Une vingtaine de personnes étaient présentes, dispersées dans la salle par groupes de deux ou trois, qui se recueillaient ou chuchotaient. Dans une odeur d'alcool, de formol, de putréfaction, de crésyl et de mort, Marianne s'inclina devant la dépouille de Clément. Les mains jointes sur sa chemise, les yeux clos, les traits lisses et le visage si blanc, il semblait détendu et pacifié alors que ses colères pouvaient être redoutables, notamment en meeting, et sa moustache frémir lorsqu'il s'agissait de combattre l'injustice. Elle garderait ce dernier souvenir de l'homme qui avait éclairé des journées sombres, l'avait soutenue dans des moments les plus périlleux – si fréquents dans son existence de militante –, dont elle avait apprécié la simplicité et l'honnêteté, la profondeur des sentiments. La guerre terminée, elle continuerait le combat – leur combat – lorsqu'il s'agirait à nouveau de défendre la classe ouvrière, les droits de la femme. Comme s'il était toujours à ses côtés.

Marianne était tellement bouleversée lorsqu'ils quittèrent l'hôpital qu'Antoine s'appliqua à la réconforter par quelques paroles simples et l'entoura d'un bras protecteur. Ils marchèrent sur le boulevard Rochechouart, enfermés dans leurs pensées, avant de rejoindre le quartier de Montmartre pour accomplir les dernières formalités puis rencontrer les croquemorts en prévision des obsèques de Clément. Ils se séparèrent ensuite

au terminus des omnibus, place Blanche. Antoine prévoyait d'effectuer la tournée des « quartiers généraux », essentiellement des bougnats et des bistrots de Montmartre et du Faubourg Saint-Antoine, des camarades de différents syndicats qui connaissaient Clément pour les informer de l'heure du rendez-vous du lendemain, au cimetière de Montmartre. Marianne, quant à elle, était impatiente de retrouver sa chambre meublée du boulevard de Strasbourg, un semblant de quiétude et quelques repères familiers, les attentions de la patronne et de son personnel.

L'après-midi s'achevait. C'était l'heure de la sortie des bureaux. Les autobus et les quelques omnibus à chevaux qui étaient encore en circulation – Marianne les préférait aux wagons du métropolitain où elle étouffait – étaient envahis par des secrétaires, des dactylos, des employées des Postes et Télégraphes regagnant leur domicile après leur journée. Les visages étaient fermés, les sourires glacés, les toilettes moins tapageuses qu'avant-guerre et déjà endeuillées par la disparition d'un frère, d'un cousin ou d'un fiancé. L'ambiance n'était plus aux frivolités, comme dans les années 1900, tandis qu'il y avait de la retenue et de la gravité dans les discussions entre les jeunes femmes. À la réception de l'hôtel de Sébastopol, la patronne accueillait la clientèle. Dès que Marianne pénétra dans l'entrée, elle se précipita à sa rencontre. Les deux femmes, qui se connaissaient depuis une vingtaine d'années, s'embrassèrent comme des amies. Pendant que Marianne remplissait le document de police,

Florence Delarbre demanda si elle comptait demeurer quelque temps à Paris ou si elle repartirait rapidement à l'étranger. Décontenancée par la disparition si soudaine de Clément, la journaliste était embarrassée pour répondre. Comme elle paraissait soucieuse, accablée même, la patronne l'interrogea en toute franchise. Marianne expliqua alors ce qui l'avait conduite à Paris en cette journée du 20 août. Clément décédé ? Florence Delarbre était abasourdie. C'était un habitué de la maison. Elle l'accueillait souvent lorsque Marianne y séjournait. Il débarquait à l'improviste en sifflotant, sa casquette dans une main, et la prévenait aussitôt qu'il rejoignait mademoiselle Cancelier dans son appartement où ils avaient à travailler. Toujours chambre 23 au deuxième ! répondait-elle, se contentant de sourire. Travailler ? Elle avait bien compris depuis des années quelles étaient leurs relations mais elle ne s'en offusquait point alors qu'elle était très vigilante sur les fréquentations de la clientèle et la réputation de l'établissement, concédant toutefois que Marianne n'était pas une cliente ordinaire. Quoiqu'elle ne partageât pas ses opinions politiques, elle appréciait Clément. C'était un homme sympathique, de bonnes manières. Elle était tellement affectée par la nouvelle qu'elle embrassa à nouveau Marianne et la pressa contre sa poitrine opulente. Que pouvait-elle pour adoucir son chagrin ? Souhaitait-elle partager son dîner, tout à l'heure, dans son salon ? Marianne la remercia. Elle était fatiguée, n'avait pas faim, préférait être seule. La patronne n'insista pas.

Un employé avait déjà transporté ses bagages dans sa chambre et elle éprouva un étrange sentiment en y pénétrant. Cet espace si confortable et chaleureux, au parquet toujours encaustiqué de frais, dont les deux fauteuils, le bureau, l'armoire Directoire n'étaient pas sans rappeler le mobilier de son château de Lagarde qui associait subtilement le Directoire et la Restauration, était devenu peu à peu sa deuxième demeure. Elle le retrouvait avec bonheur à l'occasion de ses longs séjours à Paris ou de simples escales entre la France, l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Italie. Elle referma les rideaux couleur safran pour tamiser la lumière, déposa sur le bureau son sac, ses gants et son chapeau, s'effondra dans un fauteuil, ferma les yeux. Comment oublierait-elle le premier passage de Clément dans cette chambre 23 ? C'était en juillet 1895. Elle avait publié un reportage dérangeant sur les théâtres subventionnés et les comédiennes que des directeurs exploitaient sans scrupule comme prostituées pour quelques messieurs fortunés. La direction de *La Petite République* l'avait accepté sans grandes difficultés même si elle avait imposé la rectification de certains passages accusateurs pour empêcher toute poursuite judiciaire. Marianne avait envoyé le numéro du journal à Clément avec un message et son adresse à l'hôtel Sébastopol. Elle l'invitait à débattre avec elle des conditions de travail dans l'univers du théâtre qu'il ne connaissait pas et qu'elle avait approché avant d'entreprendre son enquête puisqu'elle s'était produite une année au théâtre de la Renaissance. Revenant d'Argentine puis se séparant d'Étienne, elle

avait ressenti de l'attirance pour le théâtre dont elle avait souhaité qu'il devienne sa profession. Grâce aux relations de son père, un comédien l'avait acceptée parmi ses élèves. Elle avait découvert les rudiments du théâtre et la manière de s'exprimer sur une scène, la signification des sourires et des silences ; elle avait travaillé sa voix. Le directeur du théâtre de la Renaissance, Lucien Guitry, l'avait embauchée pour un modeste rôle dans une pièce de boulevard où elle avait partagé l'affiche avec Sarah Bernhardt. Elle en avait conservé un excellent souvenir mais n'avait pas persévéré dans le théâtre, désireuse de s'essayer au journaliste.

Cet après-midi de juillet 1895, étouffant et presque orageux, elle s'était demandé s'il se déplacerait vraiment jusqu'au boulevard de Strasbourg ou préférerait en débattre dans l'un de ses « quartiers généraux » à Montmartre, respectant leurs habitudes depuis qu'ils s'étaient rencontrés dans les coulisses des ateliers de la mode. Elle espérait tellement son passage qu'elle avait annulé un rendez-vous arraché de haute lutte auprès du sous-directeur d'une fabrique de cigares pour une enquête sur les cigarières parisiennes. Dans son cabinet de toilette équipé d'un tub, elle s'était rafraîchie à plusieurs reprises dans l'après-midi puis l'avait attendu patiemment, allongée sur le couvre-lit en coton, assommée par la chaleur, succombant à la tentation de somnoler lorsque ses paupières étaient trop lourdes. Rythmées par l'horloge du corridor, les heures s'étaient égrenées. À l'approche de dix-neuf heures,

désappointée, elle avait supposé qu'il ne viendrait plus et s'était alors débarrassée de ses vêtements pour endosser sur son corps moite un peignoir léger en soie rouge, dont elle avait à peine noué la ceinture. Puis elle s'était allongée à nouveau et assoupie. Elle ne l'avait pas entendu frapper ni pénétrer dans la chambre. Lorsqu'elle s'était réveillée, elle l'avait découvert dans un fauteuil. Il la regardait fixement mais si tendrement qu'elle ne protesta pas pour son intrusion. Plus tard, il avait raconté d'une manière très naturelle qu'il l'avait surprise dans son sommeil mais qu'il ne s'était pas autorisé à l'interrompre. Elle reposait en biais sur la couverture, un bras en travers de la poitrine, la main mourant sur la hanche à l'extrémité de l'autre bras, un pied sur le parquet, son négligé de soie grandement ouvert qui dévoilait son intimité. C'était un tableau sublime, avait-il confessé à Marianne avec beaucoup de gourmandise. Au moment où elle avait remarqué sa présence, elle avait constaté qu'elle se trouvait dans une posture très impudique, malgré la demi-pénombre de la chambre, mais nullement calculée. S'était-elle agitée en dormant ? Sûrement. Elle s'était confondue en excuses : elle avait expliqué qu'elle s'était endormie en l'attendant. La fatigue… La chaleur… Sa jambe qui tombait était alors remontée prestement sur la couverture tandis que sa main avait tâtonné à la recherche d'un pan de son peignoir avant de se raviser soudain et de murmurer d'une voix assurée : « Viens ! » Elle ne l'aurait jamais concédé mais elle guettait cet instant-là depuis plusieurs semaines, amoureuse de cet

homme sans s'enhardir à se déclarer, cherchant peut-être le moment opportun qui n'arrivait pas. Elle avait tendu ses bras. Il avait enlevé aussitôt ses chaussures, ses chaussettes, son pantalon, ses bretelles, sa chemise. Il avait écarté les pans de son négligé de soie puis l'avait admirée avant de la couvrir de baisers. Clément s'était montré d'une douceur et d'une lenteur qui l'avaient presque exaspérée tellement elle était pressée qu'il plonge en elle, comme dans un océan. Ils avaient exprimé leur jouissance en même temps dans un long cri qui avait sûrement résonné dans tout l'étage. Ce corps à corps n'avait cessé qu'avec l'épuisement. Ils s'étaient endormis l'un dans l'autre. La soirée était bien avancée lorsqu'ils s'étaient réveillés. Ils n'avaient pas envie de s'habiller ni de s'absenter de cette chambre, même une heure, pour chercher un restaurant sur le boulevard puis se rassasier. Pourtant, ils étaient affamés ! Marianne avait endossé une robe d'intérieur et elle était descendue à la réception pour commander une collation à la patronne. Un moment plus tard, une employée leur avait apporté du poulet froid, du fromage, des fruits et une bouteille de vin. Dans cette chambre, ils avaient passé trois journées comme des chatons au fond de leur panier. Lorsque Marianne se mettait à son bureau, préparant une chronique ou recopiant des notes, il restait couché à la regarder travailler. À plusieurs reprises dans la journée, l'une des employées déposait devant leur porte un plateau de victuailles dont elle ne reprenait ensuite que la vaisselle sale. Le rédacteur en chef de *La Petite République*,

sans nouvelles de Marianne, avait appelé le troisième jour. À la demande de la journaliste, la patronne avait répondu que mademoiselle Cancelier souffrait d'une migraine et ne reviendrait à la rédaction que la semaine suivante. Quels moments merveilleux avaient-ils partagés ensuite, pendant des années, dans cette chambre numéro 23 ! Comment les oublierait-elle ?

Au cimetière de Montmartre, sous un soleil de plomb, Antoine et des dizaines de militants entouraient le lendemain Marianne autour de la dépouille de Clément. Certains d'entre eux s'étaient déplacés avec de grands drapeaux rouges et les oriflammes de la CGT qu'ils brandissaient dans les meetings ou les cortèges. D'autres avaient apporté des clairons. Pas de discours. Marianne s'y était opposée. Elle avait expliqué à Antoine que Clément ne l'aurait pas souhaité. Malgré ses responsabilités, sa réputation de meneur, son influence auprès de certaines fédérations ouvrières, il se considérait comme un syndicaliste ordinaire. Il n'y eut donc pas d'allocutions mais des chansons. On entonna des classiques de la Révolution, comme *La Carmagnole* et *La Liberté du peuple*, puis de la Commune de Paris à l'image de *La Semaine sanglante,* la *Marseillaise des travailleurs* et l'*Insurgé*. Les hommes les connaissaient à merveille tellement ils avaient l'habitude d'en rythmer les défilés du 1er mai ou des grèves. En les écoutant, Marianne frissonna malgré la chaleur. Elle songea à nouveau à leurs combats communs dans le Nord et le Pas-de-Calais avec les sidérurgistes et les gueules noires, à Limoges avec les porcelainiers,

à Saint-Étienne, à Clermont… Ils terminèrent par *Le Temps des Cerises*, de Jean-Baptiste Clément, le parolier de la Commune, que Clément avait côtoyé dans les dernières années de son existence. Ils se tournèrent alors vers Marianne dont les mains et les lèvres tremblaient, les yeux étaient brouillés par l'émotion qui la submergeait. Comme ces paroles sonnaient avec justesse en cet après-midi d'adieu à l'homme qu'elle avait le plus aimé :

« Mais il est bien court, le temps des cerises,
« Où l'on s'en va deux, cueillir en rêvant
« Des pendants d'oreille…
« Cerises d'amour aux robes pareilles,
« Tombant sous la feuille en gouttes de sang…
« Mais il est bien court, le temps des cerises,
« Pendants de corail qu'on cueille en rêvant ! »

Quand les croquemorts descendirent le cercueil dans le caveau, elle se cramponna d'une main à l'épaule d'Antoine pour regarder la dépouille de Clément disparaître. Une page de sa vie se tournait… Comme dans la chanson de Jean-Baptiste Clément, elle garderait à jamais dans son cœur une plaie ouverte.

3

Les journées suivantes, Marianne les consacra au rangement et au nettoyage du logement de Clément, avec le concours d'Antoine. La propriétaire était impatiente de rechercher un nouveau locataire. Ils regroupèrent tout d'abord ses vêtements et les entassèrent dans de grandes malles qu'emportèrent les bénévoles d'une association qui se préoccupait de secourir les pauvres de Montmartre. Puis ils inventorièrent ses ouvrages, ses archives. Clément avait conservé des coupures de presse, des journaux syndicaux, des affiches, des courriers de camarades, des tracts. Ils décidèrent de les transférer dans les bureaux de la fédération des ouvriers de France qu'il avait constituée dernièrement et dont il occupait la présidence. Comme il n'avait jamais été ordonné, Marianne retrouva leur correspondance parmi les documents syndicaux. Elle reconnut aussitôt son écriture sur des enveloppes qu'elle avait expédiées de Londres, Lisbonne, Amsterdam,

Milan, Berlin, Limoges, Rodez. En les découvrant, elle éprouva une profonde tristesse et un sentiment de solitude. Elle les rassembla précieusement. Ces lettres rejoindraient les courriers de Clément, ses messages, des photos jalonnant leur histoire d'amour et leurs combats communs, des coupures de journaux qu'elle avait entreposées dans l'armoire de sa chambre au château de Lagarde.

Ils achevèrent de débarrasser le logement le dimanche 23 août. À ce moment-là, seulement, dans l'omnibus qui la conduisait sur le boulevard de Strasbourg après une journée difficile qui avait encore exhumé des gerbes de souvenirs du plus profond de sa mémoire, Marianne s'interrogea sur les décisions qu'elle devrait prendre pour son proche avenir. Que choisirait-elle ? L'Angleterre, la France et la Belgique étaient en guerre. Le quotidien de ces trois nations était bouleversé. Les gouvernements avaient décrété l'union sacrée qui s'appliquait à gommer les différences politiques. Les revendications déjà anciennes des travailleurs, comme le passage à la journée de huit heures, et des femmes n'étaient plus prioritaires même si elles étaient toujours d'actualité, légitimes. Pour la majorité des hommes politiques, la grève était devenue indécente alors que les soldats se battaient avec courage et donnaient leur sang pour la nation. Parmi les ouvriers, qui pouvait se plaindre ? Ce discours heurtait d'autant plus Marianne qu'en quelques semaines, les positions de la classe ouvrière s'étaient affaiblies. Le déclenchement de la guerre sonnait comme une défaite. Jaurès

avait imaginé un mouvement européen qui s'opposerait au bellicisme prussien mais, par-delà les nations, les syndicats ne s'étaient pas entendus. Malgré la guerre, l'action demeurait le moteur de sa vie. Quelle action ? Dans l'immédiat, elle ne comptait pas retourner en Écosse ni poursuivre ses conférences sur le naturalisme de Zola et le syndicalisme ouvrier. Elle était trop touchée par la disparition de Clément, comme déstabilisée, et ne souhaitait pas « décortiquer » leurs combats communs devant les étudiants de Glasgow. C'était prématuré. Par ailleurs, elle hésitait à s'installer à Paris et à solliciter des directeurs de journaux pour une collaboration. Certes *L'Humanité*, *La Guerre Sociale* ou *La Voix du Peuple* l'accepteraient certainement ; ils l'avaient déjà publiée. Mais elle se demandait quelles chroniques elle pourrait leur proposer : le quotidien en France et alentour ne tournait qu'autour de la guerre alors qu'elle se passionnait pour les questions sociales. À la vérité, elle se préoccupait de la progression des Allemands en Belgique et redoutait que les casques à pointe s'attaquent à Paris. Ils l'avaient souvent claironné : la capitale de la France, qu'ils avaient assiégée en 1870-1871 mais qu'ils n'avaient pu occuper devant la résistance de ses habitants, était un objectif. Ils comptaient s'en emparer et leur avancée le confirma dans les journées qui suivirent. Le 24 août, les Allemands se trouvaient déjà entre Namur et Lille. Le 30 août, ils approchaient d'Amiens tandis que le 2 septembre, ils n'étaient plus qu'à vingt-cinq kilomètres de Paris. Marianne s'en inquiéta. Chaque